

Amaroc

Après une première décennie d'existence, le petit enfant de rêve et de magie que j'étais, commence à goûter aux goûts amères et âpres de la vie. Tel un petit et fragile papillon, n'ayant plus la protection du cocon, j'ai voulu pourtant vivre pleinement l'immense vague turbulente du temps et de l'espace qui nous enrobe, fait tourner et tournoyer mille fois avant de projeter nos petits corps sur des terres inconnus.

Un samedi soir comme d'habitude, mon frère aîné était de retour de la capitale. On était tous fier de lui car il a été le premier jeune de la grande famille à décrocher un emploi dans un institut de recherche agronomique de renommée nationale certes mais aussi internationale. Je regardais ma mère dans sa nouvelle et grande cuisine, contente et heureuse, se déplaçait comme une gazelle d'un coin à l'autre pour parfaire un couscous aux légumes garni de gigot d'agneau, un festin qu'on n'offrait qu'aux invités chers et de marques. Les légumes, La sauce, la viande et la semoule sont cuits séparément respectant ainsi le temps de cuisson et venait enfin et nécessairement la touche magique des épices pour donner un goût sublime à ce plat préparé spécialement pour mon frère aîné.

Il était beau, très beau, mon frère. Il était sévère, très sévère, mon frère mais ce n'est que longtemps après que j'ai su pourquoi il était ainsi. Le peu de temps qu'il restait avec nous au début de la soirée, était suffisant pour nous parler de la vie à la capitale. Il parlait peu du palais royal, beaucoup de l'université et des plages des deux ville jumelles. Il était sévère avec nous, ses petits frères, mais aussi avec lui-même. Convaincu qu'une certaine injustice est en train de détruire l'ossature sociale, il pensait comme plusieurs autres intellectuels que l'ignorance est une arme secrète et efficace que le système utilise pour survivre faisant fi de la misère et de la pauvreté des gens simples comme nous autres. Dans une lettre qu'il a avais envoyé en octobre 1970 à ma grande sœur, qui veillait sur nous en son absence :

« Cher sœur,

Je t'envoie un peu d'argent pour acheter de la farine et du sucre. Notre père ne peut supporter seul les frais de vivre dans une ville moderne. Continue à bien étudier et à aider les petits à faire leurs devoirs. J'ai été au marché aux pouces et j'ai acheté des habits pour vous tous. Portez-vous bien ».

Je ne me rappelle que vaguement des couleurs des vêtements made in USA qu'il nous a offert, mais je me souviendrais toujours de ses yeux grands ouverts lorsqu'il parlait des origines de la misère des gens. Le ton de la voix, la gestuelle des mains et le regard perçant, il n'hésitait pas à utiliser des mots frôlant la vulgarité pour affirmer encore plus sa frustration et son indignation.

Un jour d'été 1971, il faisait un peu plus chaud que d'habitude, j'entendis mon frère parler d'une scène où des avions de chasse survolaient, à basse altitude, juste au-dessus de son logement à la capitale. Lorsque la radio avait annoncé que c'est un coup d'état, j'ai senti dans son récit une grande et réelle peur. Intrigué par ce paradoxe, j'ai voulu savoir le pourquoi de sa crainte et de sa peur. Soulagé par le fait que la manœuvre militaire avait échoué, il répondit :

« Pour traverser cet immense océan, tu ne peux pas mettre le gouvernail de ton fragile et jeune bateau entre les mains d'un capitaine ignorant ». Il continua

« Il nous faut des hommes, tel Mehdi Ben Barka, Amiral Cabral, Malcolm X ou le grand Che Guevara, patrice Lumumba ou encore l'éternel Castro, pour mener à bien notre vraie et réelle indépendance. Mais les régimes corrompus, soutenus et protégés par les anciens protecteurs coloniaux, ont tout fait pour écarter ou éliminer ces grands amoureux de la liberté et de la dignité ».

L'été venait juste de céder la place à des vents automnaux, lorsque mon frère loua un camion pour déménager la famille vers la capitale. J'avais réussi mes études primaires avec un grand succès, grâce assurément aux aides aux devoirs de ma sœur sur conseils de mon frère. La boucle est ainsi bouclée.

Convaincu jusqu'à la moelle osseuse, comme disent les arabes, que le tiers-monde est une invention du capitalisme et une création de l'impérialisme

colonial, l'ainé voulait nous apprendre, malgré notre jeune-âge, qu'il faut regarder plus loin qu'autour de soi. Je ne comprenais peut-être pas beaucoup ses dire mais je retenais énormément des choses, des noms et des évènements qui creusent encore dans ma mémoire et mes sentiments. Quand il parlait des européens, il insistait sur le pillage des ressources naturelles et humaines, et se moquait du terme de protectorat que certains états utilisaient pour piller les richesses d'autres. Quand il parlait de l'invasion du capitalisme, surtout en Afrique, ils se mordait les doigts devant l'aveuglement des populations et des dirigeants et responsables qu'il qualifiait souvent de traître sans exceptions aucune.

Une fois, il a interrompu son discours, froncis ses sourcils me fixa et avec un léger sourire me dis : connais-tu la fable du renard et du corbeau? Alors, continua-t-il sans attendre ma réponse :

« Il était une fois la France, le Portugal, l'Angleterre la Belgique et d'autres amis européennes, qui se sont réunis dans une forêt noire, et ils ont mis des masques de renards. Rusés comme ils étaient. les renards traversèrent la méditerranée.

« Coucou le africains, vous êtes là ? Vous dormez encore? ».

Les renards surpris par la docilité des africains, demandèrent à ses derniers de danser et chanter et apprécièrent beaucoup le folklore africain.

C'est ainsi que le rusé blanc et blond s'empara de tout le fromage du corbeau noir naïf et ignorant.

Les européens nous expliquait-ils, sortaient d'une longue, affreuse et désastreuse guerre mondiale. Emportée par une grande victoire grâce notamment à l'anéantissement des centaines de millier d'innocents à Hiroshima par les américains, les barbares vainqueurs, sans scrupule, avaient besoin de ressources naturelles pour continuer sur une lancée de développement industriel sans précédent. Du pétrole inépuisable au moyen orient, au gigantesque mine d'or, Uranium, fer et diamant, du gaz naturel, du phosphate et même des ressources halieutiques sans fin aux larges de pauvres, vulgaires et ignorants pays sous-développés; les anciennes colonies. Oh qu'il était sévère, mon frère avec lui-même lorsqu'il se tordait de douleur

d'âme et d'esprit quand il décrivait le malheur de tout un continent. Impuissant devant la loi de la jungle, il persistait à expliquer à son entourage le plus proche, que l'éducation est l'unique voie de la délivrance.

Jeune adolescent que je suis devenu, tout ce qui venais des pays modernes brillait dans mes yeux et m'attirait vers ces mirages qui se dispersaient et disparaissaient à l'horizon comme un éphémère rêve d'une nuit sombre et courte.

Les Beatles, les Eagles, les jeans, pantalon de cow-boy américains, les T-shirt avec des écritures et emblèmes, les cheveux longs et crêpés des Hippies et les sabots suédois qu'on chaussait avec pantalons à patte d'éléphants, tous ces petits signes et caget rendaient mon frère furieux et super fâché contre moi. Il craignait l'ignorance et le suivisme. J'adorait l'entendre dire : il faut rendre sa maison propre avant d'aller voir la propreté de celle des autres. Et de continuer :

« Si tu veux mettre un beau costume avec cravate à l'occidentale, pense à ce qui doit aller avec, notamment une voiture, une grande maison, un bouvard dont la chaussée est solide et bien éclairée, des parcs d'attraction, des bibliothèques, des écoles pour citadins et fils d'agriculteurs, des universités, des terrains de jeux pour enfants, des hôpitaux pour soigner les malades des routes pour désenclaver les petits patelins oubliés aux creux des montagne, de l'eau, de l'électricité et suffisamment de nourritures pour tous. C'est à ce moment-là et seulement à ce moment-là que tu pourras te permettre le beau costume à cravate européenne.

Lui qui avait la possibilité de visiter la tour Eiffel, celle de pise, le port d'Amsterdam, ou les moulins rouge de Paris, refusait définitivement d'adhérer à cette hypocrisie sociale qui rongait les fondations du nos structures poste coloniales. Tellement allergique aux ex-pays colonisateurs qu'il m'a presque interdit d'aller continuer mes études à l'étranger.

Lorsqu'il parlais de la révolution de Mao Tse Toung, de la persévérance de Ghandi, ou encore du mouvement des non -alignés et du maréchal Tito, ou du nationalisme de Gamal Abdennasser, je restais ébahi devant l'ardeur des ses parole et j'observais la fumée des cigarettes, qu'il inhalais une après l'autres, cette boucane flottait au-dessus de nos têtes, et semblais apprécier

le discours de mon frère, hélas c'est cette même fumée qui va venir à bout de son entêtement et son refus d'abdiquer devant l'hégémonie et l'ignominie des envahisseurs d'idées et des traîtres de principes.

Dès qu'il écrasait le dernier mégot dans le cendrier, qu'il me demandait souvent d'aller vider dans la poubelle, je savais que le cours est terminé et qu'il fallait attendre une autre occasion pour qu'il recommence à se révolter de nouveau contre ce mode de vie que nous a imposé la hiérarchie sociale.

Je m'étonnais toujours lorsque mon frère reprenait son discours là où il l'avait exactement laissé deux ou trois jours plutôt.

« La plus chanceuse et intelligente des classes, poursuivit-il, s'est agrippé bec et ongle au pouvoir qui lui a été légué par les impérialistes coloniaux. Elle s'est accaparé les terres fertiles, les meilleurs écoles et universités, et les principales ressources naturelles du pays ».

Un jour, lorsqu'il a senti que j'ai commencé à m'intéresser un petit peu à la vie politiques et sociale de notre pays, il a vite haussé le ton et surtout le degré de réflexion qu'on devrait attribuer à ce sujet. Il mit de côté le journal de l'opposition qu'il lisait quotidiennement, et s'insurgea en s'adressant à moi en tant que représentant de tous les autres, surtout lorsque je lui avais demandé le pourquoi de son opposition systématique à tous ce qu'on dit ou ce qu'on pense:

« Vous êtes devenus des suiveurs aveuglés par une lumière faite juste d'étincelles. Droit vers l'obscurantisme, vous courez. Vous avez, à longueur de journée, tout ce que vous raconte la radio et télévision, qui, pour vous hypnotiser, débutent et terminent leurs émissions par l'hymne nationale et des versets coraniques. Vous êtes vide des sens et de logiques, et on vous gouverne juste par l'amour de Dieu et du foot. Un opium puissant pour vous doper et dompter aussi facilement que rapidement ».

Il s'arrêta un moment et avec un soupire du désespéré voulant interpeller son interlocuteur à rallier sa cause, il adoucit le regard et baissa le ton et me dis :

« Regarde ! nos mosquées sont belles, grandes et nombreuses, et la foi a seulement besoin d'un grand cœur et d'un esprit saint. Les stades de foot

sont toujours pleins de petites gens qui acclament d'autres gens encore plus petites, qui, comme des fous enragés, courent sans cesse après cette chose ronde et colorée pour la taper avec toute leur force et y déverser le malheur, la misère et la pauvreté de leur existence. Sous prétexte de victoire, et avec une frénésie absurde, ils explosent de joie et de crie comme des forcenés insensés et attardés lorsqu'ils arrivent à battre les autres. Sinon, en groupe, la horde déchainée, déferle sur les rues et saccagent le peu de chose que le gouvernement a eu la gentillesse, la largesse, l'amabilité et la charité de mettre en place pour nous les pauvres ignorants ».

Sur ce je ne pouvais le contrarier, mais je n'hésitais jamais à exprimer ma profonde croyance en une force divine qui régir avec un ordre, justesse et précision inimaginable aussi bien l'infiniment petit que l'infiniment grand.

Je savais qu'il 'allait répliquer, mais je ne m'attendais pas qu'il fasse un retour sur le puissant opium des peuples dont il parlait autre fois.

À suivre.....

